XII

PÉCOT N'AIME PLUS SA MACHINE.

Pécot ne s'émut pas de cette mort, qui était son crime.

Son caractère se gâtait. Il avait été sujet, au début de sa jeunesse, à des crises étranges : il tombait, sans raison, dans une tristesse morose, témoignait une animosité violente à des gens qui ne lui avaient rien fait, inquiétait les siens par des absences, des pertes de ses sens d'où il sortait calmé, sans mémoire des offenses qu'il avait faites.

Cela se dissipa lorsqu'il fut devenu un homme, Il se maria et se conduisit bien. C'était un ouvrier d'élite, régulier et intelligent.

Il entourait d'affectueuses attentions la grande machine à vapeur, la compound de la papeterie qui lui était confiée. Il ne se lassait pas d'admirer son mouvement régulier, puissant et doux, sa silen-

cieuse activité, le travail qu'elle développait sans qu'aucun frottement, aucune vibration trahît son effort prolongé, le jeu régulier de tous ses organes enchevêtrés.

Sans cesse il la frottait, la graissait, l'essuyait, l'auscultait, comme un médecin, s'alarmant aux moindres bruits qui lui semblaient troubler le tic tac de ses taquets et de ses valves. Ses pièces d'acier et de bronze phosphoreux, les boules de verre de ses graisseurs étincelaient en tout temps, et, aux heures où le soleil, entrant par la large fenêtre claire de la chambre, venait la couvrir de raies et de points brillants, il la contemplait comme le plus beau spectacle de la création.

Cependant, depuis que le *Diable Vert* avait fait sa conquête, ses crises d'autrefois lui revenaient. Sa femme qu'il gourmandait, ses enfants qu'il maltraitait avaient été les premières victimes de ses brutalités. Ils s'alarmaient de ses mauvais regards, de quelque chose d'irréfléchi, de têtu qui lui venait dans la physionomie : sa figure se décomposait, était envahie par une laideur de méchanceté.

Cette humeur sombre et menaçante lui devenait habituelle. Il marchait à grands pas, avec des regards en dedans. On l'entendait se parler tout seul, comme en rêve. Il grondait contre des ennemis qu'on ne lui connaissait pas :

— Ils n'avaient qu'à y venir, on verrait bien quelles nouvelles !

Lorsque, dans ses moments de calme de plus en

plus rares, sa femme lui demandait quelles étaient ses contrariétés, il se montrait rebelle aux explications ou bien lui répondait qu'il ne savait de quoi elle voulait parler.

Cependant, plus il traitait son mal par l'alcool et plus son mal s'aggravait. Après la mort de Mathus, surtout, ses fureurs devinrent désastreuses. Tout tremblait lorsqu'il rentrait à la maison.

Ce qui n'était pas moins nouveau, c'est que ses soins pour sa compound n'étaient plus les mêmes. Il trouvait tyranniques les exigences de toute cette ferraille. Avait-elle besoin qu'il fût toute la journée à côté d'elle? Comme si, une fois réglée, elle ne pouvait pas marcher toute seule! Elle l'embêtait, à la fin!

Quand quelque chose y grinçait, il s'irritait, prétendait qu'on touchait à la machine pendant qu'il avait le dos tourné. Il arrivait en retard à la papeterie, filait furtivement pendant les heures de travail en abandonnant la manœuvre à un apprenti.

Il négligeait de mettre de l'huile dans les graisseurs ou en gaspillait ; la chambre était mal tenue ; la poussière et la crasse s'y accumulant. La rouille se montra. Des pièces frottantes grincèrent.

Une fois,qu'il était allé dormir sur un tas de charbon, l'apprenti perdit la tête et tout faillit sauter.

Il fallut sévir. On remplaça Pécot par un autre machiniste. Par charité pour sa femme et ses enfants, on lui donna de la besogne dans un coin écarté de la papeterie où des mécaniques grossières déchiquetaient du bois.

Il eut pour tâche d'y enfourner les rondins de sapin que des rabots circulaires écorçaient : c'était une véritable dégradation pour lui que d'être livré à cette besogne de manœuvre. Et il ne gagnait plus que la moitié de son salaire passé.

Mais il ne s'amendait pas, déchargeait sa rage à grands coups sur les morceaux de bois. Il *savait* bien d'où provenait l'accident dont on le rendait responsable : c'étaient les marchands qui fournissaient de l'huile frelatée; ou bien, ses ennemis étaient venus, la nuit, y mêler des substances corrosives, des acides : il les sentait bien !

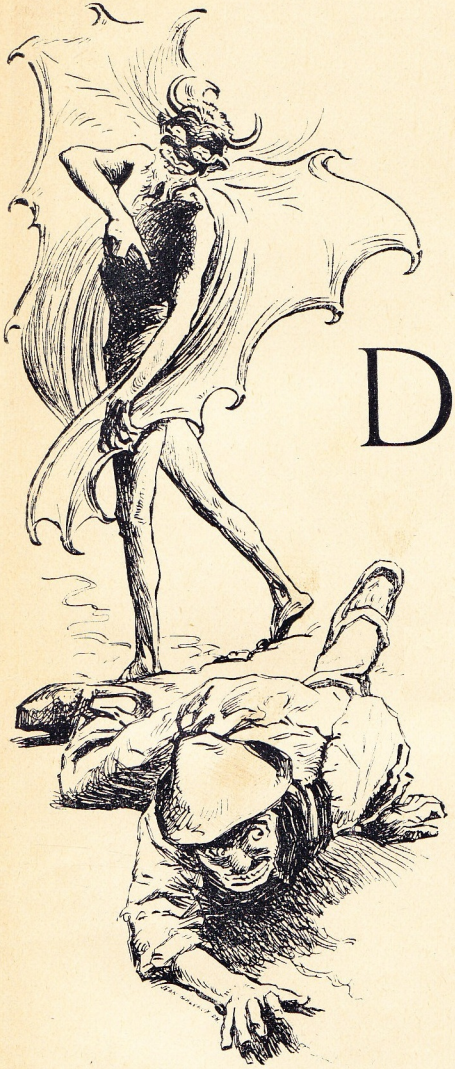
Mais les traîtres sauraient pourquoi ! Il en parlait sans cesse. Une nuit, il se sauva, demi vêtu, pour leur « faire leur affaire ». Il disparut pendant trois jours. On le retrouva, à dix lieues du pays, vaguant par les chemins, hébété et demandant où il était. On le ramena. Il ne savait rien de ce qu'il avait fait pendant son absence.

Sa femme pleurait. Mais Monsieur et Madame n'y perdaient rien, car il buvait toujours.

EDMOND CATTIER

LA DISTILLERIE DU DIABLE VERT

J. LEBÈGUE & Cie ÉDITEURS
BRUXELLES



LE

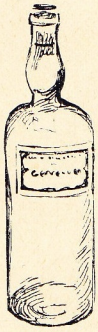
CABARET

DU

Diable Vert

PAR

Edmond CATTIER



ILLUSTRATIONS
DONT
13 PLANCHES HORS TEXTE
d'après les dessins
DE
F. GAILLIARD

PARIS
H. LE SOUDIER
174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN